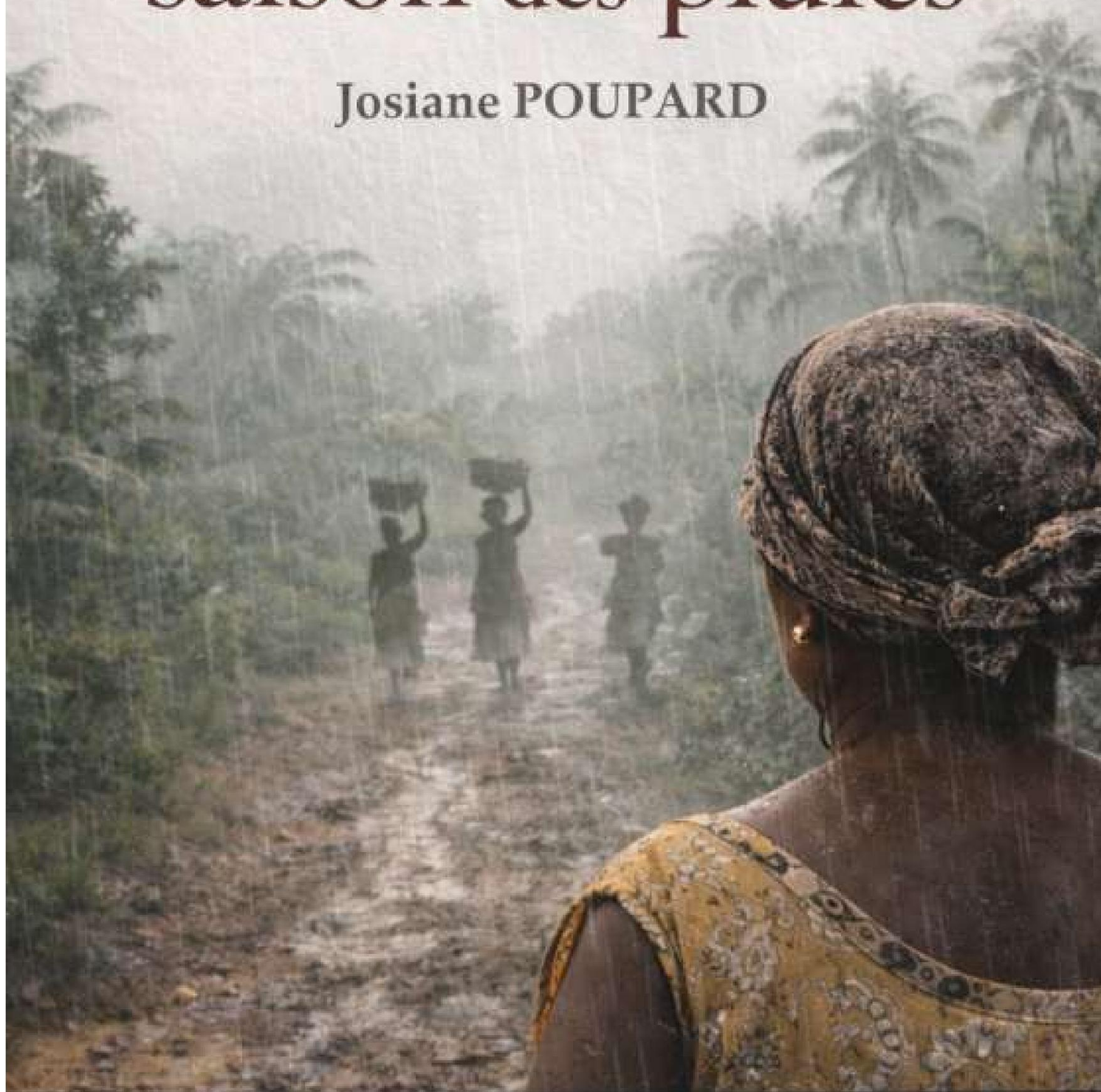


La longue saison des pluies

Josiane POUPARD



Colette NGONDATHE dite Ayito
(1941 – 2019)

Josiane Poupard

La Longue Saison des pluies

Colette NGONDATHE dite AYITO 1941-2019

© Josiane Poupard, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0337-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Kassim-Audric

*« Ce livre est l'histoire de ta grand-mère.
Il est aussi un miroir tourné vers l'avenir.*

*Puisses-tu choisir un amour qui ne divise pas, dans une fidélité libre et non
imposée.*

*Puisses-tu être l'artisan d'un monde où plus jamais les femmes ne
souffriront en silence. »*

AVANT-PROPOS

À travers ces pages vous est contée l'histoire d'une vie, plus encore l'histoire d'une femme, d'une épouse et d'une mère gabonaise, dans la seconde moitié du 20ème siècle. Une femme dont la vie aura été à nulle autre pareille, en même temps qu'elle aura été très semblable à ce qu'ont vécu et (pour bon nombre d'entre elles) à ce que continuent de vivre et d'endurer des milliers de femmes au Gabon.

Ce livre donc est tout à la fois un récit biographique, un témoignage d'amour et un plaidoyer en faveur de l'émancipation des femmes prisonnières des traditions.

« La femme africaine, qu'elle soit chef d'état, professeur à l'université ou vendeuse sur un marché, se heurte constamment aux regards de la famille, de la communauté ou de la nation. Le regard de l'autre –même féminin– pèse lourd sur ce continent. Un regard qui classe en deux le monde africain, un regard qui juge et qui dénie, un regard qui convertit la femme africaine en objet, en une image stéréotypée, [...] »

*Que vivent les femmes d'Afrique ?
Tanella Boni*

CHAPITRE 1

Une enfance en pays Kota

Ayito est venue au monde sous l'identité d'Odette BASSINDJE, le 13 décembre 1941, à Ehanzo chef-lieu du département de Zadié, dans la province de l'Ogooué-Ivindo.

La province de l'Ogooué-Ivindo est la plus grande parmi les 9 que compte le Gabon. Elle doit son nom aux deux rivières qui la traversent : l'Ogooué et l'Ivindo, qui signifie « *rivière noire* ». Elle est la 6^{ème} province selon le découpage administratif opéré par les colons.

Dans la langue locale, Ayito signifie « *petite saison des pluies* » et Moyito « *femme* ». Elle est la troisième d'une fratrie qui comptera quatre frères et sœurs : trois filles et un garçon. Il faut s'imaginer une enfant douce, au visage rieur, au regard malicieux, à la silhouette élancée : le portrait classique d'une petite fille née quelque part au nord-est du Gabon, non loin du Congo, au milieu du XX^{ème} siècle.

Les premières années de sa vie sont empreintes de simplicité. Mekambo est une petite ville perdue dans la verdure du nord-est gabonais. La vie quotidienne y suit le rythme de la forêt et de la rivière. Au matin, les brumes épaisses s'accrochent aux collines, enveloppant les cases de torchis et de tôle dans une vapeur laiteuse. Les coqs lancent leurs cris perçants, réveillant les familles bien avant le lever du soleil.

Les femmes sortent les premières. Elles s'en vont vers le fleuve, calebasse¹ sur la tête, enfant sur le dos, foulant les sentiers de sable encore frais. Leurs pas s'accompagnent du bruissement des feuilles de bananiers et des chants d'oiseaux. À la rivière, elle lave le linge en le frappant sur les pierres plates, tout en échangeant des rires et des confidences. L'eau éclabousse leurs pagnes colorés, et les reflets du soleil levant, transforment la scène en un tableau mouvant.

Les hommes, eux, se partagent entre la chasse et le travail du bois. Certains partent au petit matin avec leurs fusils rouillés ou leurs sagaies², espérant ramener du gibier : céphalophes³, singes, ou parfois un sanglier. D'autres

s'emploient à débiter des planches, ou à entretenir les plantations de manioc et de bananes plantains. Le vin de palme, récolté dans les troncs entaillés, coule dans les calebasses suspendues et se boit en partage l'après-midi, à l'ombre d'un grand manguier.

Les enfants, nombreux, courent pieds nus dans les ruelles sablonneuses, inventant mille jeux avec presque rien : une roue de vélo rouillée qu'on pousse avec un bâton, des noix de palme transformées en billes, des morceaux de bois devenus chars et pirogues. Leurs cris résonnent dans l'air chaud, se mêlent au chant lointain d'une cloche de mission, appelant à la messe ou à l'école.

La nuit tombe vite. Les lampes tempêtes et les feux de bois éclairent les concessions. On se retrouve autour d'un plat de manioc et de poisson fumé, partagé à même la marmite. Les anciens prennent la parole, racontent les histoires des ancêtres, rappellent les interdits et expliquent les signes de la nature. Les plus jeunes écoutent, les yeux grands ouverts, bercés par la voix grave de leurs aînés et par le bourdonnement incessant des insectes de la forêt.

À Mekambo, dans les années 50, la vie semble immuable. Rythmes simples, gestes répétitifs, mais chargés de sens. Une existence où chaque bruit, chaque odeur, chaque parole prend racine dans la terre, la forêt et les traditions.

À la maison, Dioma, sa mère, cuisine les produits issus de la culture vivrière ou cueillis en forêt : manioc, plantain, patate douce, maïs ou riz, dont on fait des galettes, des purées ou des bouillies. Elle accommode le tilapia⁴ ou le silure⁵ pêché dans la rivière. Elle sait aussi préparer les viandes rapportées par les chasseurs.

Ayito joue souvent avec d'autres enfants du village, improvisant des jeux à partir de ce que lui offre la nature : des fleurs, des feuilles, des cailloux, l'eau de la rivière, et même des insectes. Tapissé de luxuriantes forêts équatoriales et de savanes boisées, le terrain de jeu de la petite Ayito se proportionne à cette immensité sauvage.

Au village, la petite fille observe les adultes accomplir les tâches du quotidien. Elle apprend les chants traditionnels, observe les rites et les coutumes liés à la vie de la communauté. Elle assiste à des cérémonies traditionnelles, qui peuvent être liées aux naissances, aux décès ou aux récoltes. Ces événements, riches en symboles et en traditions orales, commencent peu à peu à marquer son imaginaire. Le poids de la culture, elle le portera toute sa vie.